

Panorama Canada **Divorces**

Mathieu Perreault

Number 205, November–December 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48952ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, M. (1999). Panorama Canada : divorces. *Séquences*, (205), 20–21.

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

Panorama Canada

Divorces

Cette année, le cinéma canadien au Festival des films du monde se déclinait sous la rubrique divorce et amours brisés. Des cœurs et des corps naufragés de **Souvenirs intimes** au silence libidineux de **Rats**, en passant par la nécrophilie de **Post Mortem** et **Exhuming Tyler**, ou par les passions mystiques des religieuses des **Épouses de Dieu** et des femmes arabes d'**Under One Sky**, l'échec du couple ou de la libido parcourt nos cinéastes comme un frisson sur l'épine dorsale.

Même la politique a donné dans le rose: dans **Frenchkiss**, les chicanas constitutionnelles et le dernier référendum sabotent l'idéal de fraternité de la génération Trudeau, en même temps qu'ils déchirent le couple irréal d'unilingues francophone et anglophone.

Les films québécois en compétition voient carrément le couple maudit à l'avance. **Post Mortem**, de Louis Bélanger, le plus ficelé des représentants nationaux au Festival, aborde froidement la passion déraisonnée de Gabriel Arcand pour Sylvie Moreau, une prostituée qui démolit l'amour chaque jour en assommant ses clients pour les voler. **Souvenirs intimes**, de Jean Beaudin, voit James Hyndman en jeune homme immoral forcé de vivre une vie morale en chaise roulante, après qu'une punition divine l'eût frappé pour le viol, avec ses amis, de la jeune fille qui l'aimait. Cette dernière, Pascale Bussières, revient le hanter de sa haine accumulée. La vie d'ascète de son ancien amant ne satisfait pas cette écorchée: elle veut qu'il souffre, qu'il redécouvre le désir maintenant qu'il serait prêt à aimer.

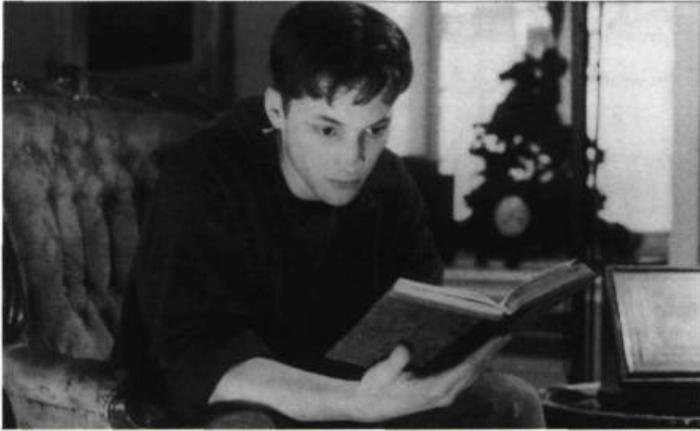


Frenchkiss – L'idéal de fraternité de la génération Trudeau

Le film de Beaudin souffre d'une direction d'acteurs laissée en plan. Les montagnes russes émotionnelles que vivent Hyndman et Bussières ne se retrouvent pas tout à fait dans leur jeu. Surtout dans celui de l'actrice: elle passe sans avertir d'un sadisme senti à un angélisme javellisé. Comme si le montage avait été déraisonnablement serré. Les images du Montréal nocturne sont léchées. On voit que le cinéaste prend plaisir à se servir du grand écran, lui qui doit composer avec le format télé depuis le milieu des années quatre-vingt. **Being at Home with Claude** partageait cette atmosphère feutrée où l'impossibilité d'aimer se fondait dans la pénombre, avec plus de succès cependant.

L'héroïne de **Post Mortem** souffre du même défaut de crédibilité, mais c'est dans sa relation avec sa fille, un personnage secondaire. Louis Bélanger fait léviter très habilement Arcand et Moreau autour du souvenir de l'autre, presque sans que leurs chemins ne s'entrecroisent. Sylvie Moreau a le juron facile, mais n'exagère rien, campant une *sang bleu* qui a mal tourné avec beaucoup de subtilité. Gabriel Arcand arbore un mutisme désespérant de sincérité et lui accole naturellement les quelques mots de ses répliques. Le grand mérite de Bélanger réside dans la suspension du jugement sur les choix douteux de ses personnages, qui parviennent à ressentir une grande tendresse, même s'ils ont emprunté la pente glissante de l'aliénation jusqu'au moment de se rencontrer.

Le héros d'**Exhuming Tyler**, qui travaille avec des cadavres et leur parle comme Gabriel Arcand, est néanmoins plus proche du James Hyndman de **Souvenirs intimes**. Comme lui, il est prisonnier de son passé, mais avec d'autant moins d'espoir de rédemption que c'est l'amour maternel qui lui nie toute relation sociale. Sa mère, morte quand il était jeune, hante les jours de Tyler, que joue un Michael Proudfoot aussi nuancé qu'Arcand. **Exhuming Tyler**, un excellent court métrage de Merlin Dervisevic, démontre bien le passage de la chute à la rédemption qu'a connu le cinéma canadien. Les cinéastes analysent maintenant la manière dont l'espoir réapparaît après un échec.

Danny Gilmore dans *Winter Lily*

Ladies Room, premier long métrage de la monteuse Gabriella Cristiani, participe de cet effort à saisir la rédemption. Dans un mélange de fantastique — la moitié du film se déroule dans une toilette pour femmes tenant lieu de purgatoire — et de commérage de bureau, trois femmes trahies se livrent l'une à l'autre. Les traits sont un peu gros et la réflexion sur l'amour, desservie par des dialogues défigurés par des morceaux d'anthologie, de pop-philosophie.

Toujours à la remorque de l'économie et de sa cousine la sociologie, la politique nage toujours en plein marasme. *Frenchkiss*, de Catherine Annau, se penche sur les cobayes du bilinguisme, franco-phones qui ont fait depuis trente ans des séjours dans l'Ouest ou en Ontario, ou anglophones au Québec. La claque au visage du référendum de 1995 a rendu amers les anglos vendus à l'idée des deux peuples fondateurs, même s'ils espèrent toujours retrouver le paradis perdu d'un Canada symbole de la fraternité. Les francos ont été tout aussi déçus du résultat, au point de remettre en question le nationalisme. L'homme d'un couple anglais-français illustre avec des larmes poignantes le dilemme qui déchire les enfants de Trudeau.

Mais, à l'amour peut aussi répondre la folie, rappellent le *Rats*, de Jacques Holender, et le *Winter Lily*, de Roshel Bissett. Incapable de la moindre étincelle de libido, le héros de *Rats* devient obsédé par une invasion de rongeurs dans sa maison dernier cri. Sa femme l'a quitté et sa vie se dissout tranquillement, à l'image des murs infestés d'animaux. Dans *Winter Lily*, Danny Gilmore — nettement moins convaincu de son rôle que dans *Lilies* — joue un photographe qui découvre les abysses de l'amour maternel d'Agatha, incarnée avec beaucoup de folie par Dorothee Berryman. Lily, la fille impotente d'Agatha, hante l'auberge dont Gilmore va découvrir la tache de sang.

Sur une note plus sereine *Jeni Legon: Living in a Great Big Way* suit la carrière d'une grande danseuse à claquettes noire qui a fui le racisme des États-Unis pour se réfugier au Canada, plus tolérant envers la couleur de la peau dans les années soixante. La fraîcheur des extraits de films des années trente et la pudeur absolue envers les relations amoureuses de Mme Legon reposent des affres passionnels où sont plongés les confrères du cinéaste Grant Greschuk. ☐

Mathieu Perreault

FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

L'Irlande Parcours celtique

Égaré la nuit dans un village, un couple de jeunes Irlandais en auto est agressé on ne sait trop pourquoi. Voilà une des scènes fortes de *The Accelerator*, de Vinnie Murphy, qui joue avec les codes du genre de la course-poursuite automobile, en dissimulant habilement les chausse-trappes de la géographie et de l'histoire, pour nous offrir un parcours à valeur symbolique, entre Belfast et Dublin, de jeunes avides de sensations fortes. C'est en s'ancrant ainsi dans les genres que le cinéma irlandais a pu se construire, ces dernières années, avec l'aide de différents fonds européens. On peut notamment remarquer l'apport intéressant de Slawomir Idziak — directeur photo de plusieurs films de Krzysztof Kieslowski — à *Love And Rage* et *The Last September*.

Deborah Warner dans *The Last September* décrit la fin d'un monde, celui de la haute bourgeoisie campagnarde anglo-irlandaise, pendant la guerre civile irlandaise. L'utilisation du dilemme d'une jeune fille intéressée par deux hommes représentant les deux camps paraît un peu trop facile, mais l'interprétation de Fiona Shaw, Michael Gambon et Maggie Smith nous fait passer un bon moment. Dans *Love And Rage*, de Cathal Black, la relation amoureuse entre une riche propriétaire terrienne et un bel inconnu plus jeune qu'elle nous amène vers des perspectives insoupçonnées puisque cet homme, membre de l'Irish Republican Brotherhood (organisation antérieure à l'I.R.A.), a des tendances psychotiques.

Depuis longtemps, la situation économique déplorable a poussé les Irlandais à émigrer pour améliorer leurs conditions de vie. Deux

*I Could Read the Sky*